

Brissey avait regardé une minute le jeune Agathocle, lui avait tâté les bosses de la tête, car il prétendait se connaître en phrénologie, et il avait dit :

—“ Emportez moi cet hydrocéphale et ne rapportez jamais cela ici.”

Repoussés encore de ce côté, les héritiers avaient essayé de ménager des intelligences dans l'intérieur de la place, mais il n'y avait qu'une intelligence dans cet intérieur, celle du docteur, habile à ne se point laisser pénétrer. La vieille servante Marianne n'échangeait point deux mots par an avec lui, en dehors du service.

—Que fait-il ? lui demandait-on.

—Il va dans la chambre de son fils, il lit ses livres de classe à haute voix et il pleure, et de là il descend dans sa caisse, il remue ses écus et il chantonne.”

Nul n'en savait davantage. Le notaire qui, disait-on, aurait pu payer sa charge avec les actes qu'il avait rédigés pour Brissey ne parlait de lui qu'avec une discrétion absolue.

Le cocher habitait, à quelques pas de la maison, dans un local parfaitement distinct de l'habitation où couchait seule la vieille servante. En fait d'amis, le docteur Brissey ne fréquentait guère que Sacchard, un entrepreneur de travaux presque aussi riche que lui et qui avait été son associé dans plusieurs entreprises importantes. Il aimait Sacchard de tout l'argent qu'il avait gagné avec lui.

De ce côté, la famille du docteur savait qu'il n'y avait rien à faire. Sacchard détestait les Bernard et les Minet, jeunes ou vieux, et il ne se gênait pas pour le leur dire en face quand il les rencontrait chez le docteur Brissey.

Les Minet jeunes et les Minet aînés, ainsi que les Piétrement durent donc se résigner à rester sur l'expectative. Seule, Mme Minet-Bernard, à laquelle on avait remis les pleins pouvoirs, dont le grand Piétrement avait fait un si déplorable usage, essayait parfois de tâter le terrain. Elle manœuvrait du reste avec une habileté merveilleuse ; elle procédait par paroles et par affabulations.

—“ Il y a des gens, insinuait-elle, quand elle supposait le moment propice,—il y a des gens qui laissent leurs biens à leur mortel ennemi au lieu de les laisser à ceux qu'ils aiment. J'ai connu un homme qui...”

La plupart du temps elle était arrêtée par un rauque murmure, semblable au bruit farouche que ferait un lion en train de gargariser. Alors on rompait les chiens, on recommençait à dire du mal de la dame de Trémolin.

—“ Ils viendront mendier à ma porte, vociférait le docteur, je sais leurs affaires mieux qu'eux : elle a un fils qui lui donnera du fil à retordre... vous m'entendez ?”

Et les héritiers renchérissant gagnaient la porte, non sans jeter à la dérobée un coup d'œil mélancolique sur la caisse, c'est-à-dire le fameux cabinet où il y avait un million en or qui pourrait être à eux et qui serait à d'autres si le docteur mourait cette nuit d'apoplexie.

Silencieux quelque temps, ils échangeaient leurs rêves et leurs craintes en traversant le bois d'Ambesis et louaient Mme Minet-Bernard de l'habileté de ses paroles, espérant, sans y compter, qu'elles porteraient fruit. Ils se disaient : “ La nuit est belle et Phœbé la blonde jette ses clartés sur les vitres ; le docteur réveillé songe peut-être à écrire son testament.” Ils se disaient : “ La soirée est triste et le vent pleure ; qui sait si les pieds sur les chenets le docteur ne médite pas ce que lui a dit Mme Minet Bernard. ”

V.

C'est à Trémolin qu'on s'occupait le moins du fameux testament. Depuis la mort de Pierre-Louis Brissey, la vie était plus active que jamais dans la ferme, sans que ce travail incessant eût amené, sinon la richesse, du moins l'aisance dans cette maison d'où les pauvres tiraient, non point le superflu, mais parfois même le nécessaire...

Sévère à elle-même, la dame de Trémolin ne savait rien

refuser à la misère d'autrui. Les exploitations agricoles ne rapportaient point alors ce qu'elles ont rapporté quelques années après. D'ailleurs, le fils grandissant commençait à coûter davantage, et le docteur Brissey ne s'abusait pas quand il prophétisait que cet enfant donnerait du fil à retordre à sa mère.

—“ Elle le gâte trop,” ajoutait le docteur, et en cela il se trompait.

Jamais enfant ne fut moins gâté dans le sens vrai de ce mot que les nôtres prononcent en riant, et qui a une signification si redoutable. Un fruit pourri.

En tout ce qui concerne l'éducation morale, Mme Brissey avait été une mère incomparable, une Cornélie, mais une Cornélie chrétienne. Indulgente pour les batteries, la culotte déchirée, les legs mal sues, elle eût été impitoyable pour le mensonge, l'égoïsme, les sentiments bas. A dix ans, le petit Pierre était toujours prêt à défendre le faible et à se mesurer avec le plus fort. Aucune aventure ne l'effrayait, et cette humeur chevaleresque et généreuse avait déjà rapporté à Trémolin, outre d'innombrables effets en lambeaux, un habitant de plus à nourrir.

Un jour, Pierre avait entendu dans le bois un coup de feu, quoiqu'on fût en plein été et que la chasse fût fermée depuis longtemps.

Au coup de feu avait succédé un hurlement inarticulé et le bruit d'un corps qui chancelait à travers les broussailles. Il s'était approché et il avait aperçu tout sanglant un pauvre être, moitié enfant, moitié singe. A ses pieds avait roulé un plein panier de myrtilles que sans doute ce pauvre être avait mis toute la matinée à cueillir avec le petit peigne de bois qu'on apercevait sur le gazon.

—Où as-tu mal ?” avait interrogé Pierre. L'autre n'avait répondu que par des sons indistincts.

En écartant les quelques haillons qui couvraient par places ce corps à moitié nu, Pierre avait trouvé une plaie au bras, et, bandant la plaie tant bien que mal, arrêté le sang qui coulait.

—Où vas-tu ? D'où viens-tu ?

A ces questions, l'autre ne répondait toujours pas. Il regardait seulement celui qui l'avait pansé d'un œil étrange, doux et spirituel à la fois.

—Ma foi, pensa Pierre, tout cela s'éclaircira chez nous, et, chargeant le blessé sur ses robustes épaules, il l'avait porté à la ferme.

—Tiens ! c'est le *Muet* ! firent les garçons de la ferme. Il sera venu jusqu'ici cueillir les myrtilles pour aller les vendre au pharmacien de Montlune, et ce sacré braconnier de Bernard lui aura flanqué du plomb, en croyant tirer un de nos lapins.

Mme Brissey s'était avancée et rapidement avait complété le pansement un peu primitif de son fils.

A partir de ce jour, le *Muet* ne quitta plus Trémolin. Ce fut une révolution dans sa vie que le fait qu'un petit riche, un petit gentilhomme, se fût donné la peine de le soigner. Ce sauvage qui vivait à l'état nomade au milieu des bois, s'effarouchant du bruit même de l'homme, s'humanisa tout à coup.

Quand, pour la première fois, on lui mit son assiette à souper à côté des valets de charrie, lui qui, parfois, disputait furtivement, dans les fermes, la patée des animaux, il rougit jusqu'au blanc des yeux, comme si on l'eût fait asséoir à la table du roi. Il allut que Mme Brissey l'allât chercher elle-même dans un coin, et, de sa voix douce, lui indiquât sa place à cette table patriarcale où, hommes et bêtes, maîtres et serviteurs, vivaient dans l'amour et dans l'union.

Faferneu eut vite choisi son occupation. Il ne quitta plus son jeune sauveur. A la pêche aux écrevisses, nul plus que lui n'était adroit à disposer les balances ; à la chasse, il était d'une habileté merveilleuse à attraper les chanterelles qui font accourir le perdreau. La forêt, pour lui, n'avait pas de secret et d'ailleurs cette intelligence, un moment ensauvagée, s'était tout à coup épanouie dans cette atmosphère de bienveillance